

LES ENTRETIENS PRELIMINAIRES

SA PAROLE

Dans ces entretiens préliminaires, j'ai fait parler mon père des événements tels qu'il les a vécus à l'époque.

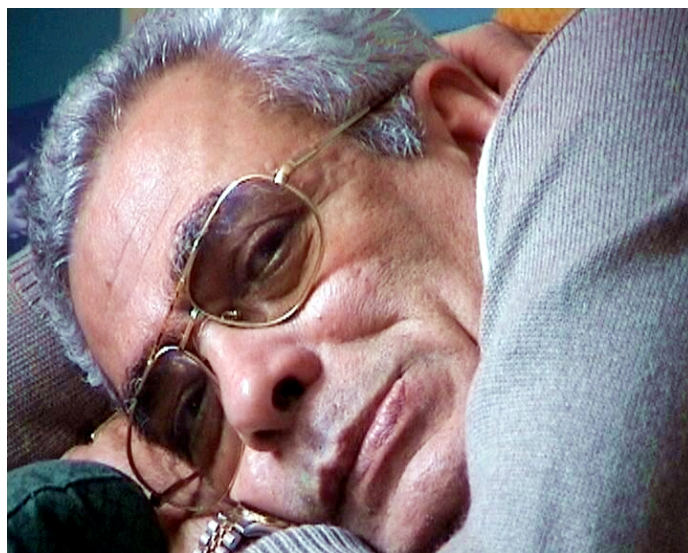
Il a très peu parlé à la première personne (il disait « on » ou « nous », se cachant toujours derrière le groupe ou derrière un discours intellectuel). Il a très peu parlé de ses sentiments.

A aucun moment je n'ai perçu l'expression d'une colère ou d'une déception, la reconnaissance d'une erreur qu'il aurait faite ou d'un échec.

A la fin de ces entretiens, lorsque j'ai demandé à mon père si cela lui avait fait du bien de parler de son passé, il m'a répondu qu'il n'en avait rien tiré d'autre qu'un mal de tête, et des souvenirs douloureux qui sont revenus et l'ont empêché de dormir.

Je n'ai évidemment pas voulu tout aborder dans ces entretiens, préférant garder pour le moment du tournage les conversations autour du temps présent, c'est-à-dire son regard aujourd'hui sur sa vie, sur ses convictions politiques, sur les traces qu'ont laissé les bourreaux en lui, sur son admiration pour Nasser.

Mon fil conducteur pendant toute la durée du tournage, sera de mettre en lumière sa volonté de se cacher, et d'explorer les causes de son silence. Je pense que son silence est lié à ce qu'il a vécu en détention.



LES ENTRETIENS PRELIMINAIRES.

[Ces entretiens ont été réalisés en arabe et en français. En général, je posais les questions en français et mon père répondait en arabe. Je les ai traduits en restant le plus fidèle possible au langage de mon père. Ces entretiens me serviront surtout de base de travail. Certains passages apparaîtront toutefois en off dans le film.]

PREMIER ENTRETIEN (1949-1954)

Sohag, l'école, la famille p.20

DEUXIEME ENTRETIEN (1954-1958)

Le Caire, université et activisme p. 22

TROISIEME ENTRETIEN (1958-1959)

La menace et l'arrestation p. 26

QUATRIEME ENTRETIEN (1959-1964)

Détention, torture et libération p. 31

PREMIER ENTRETIEN 1949-1954

LA SCOLARITE

J'ai fait ma primaire dans une école située à 5km de mon village. Je faisais l'aller retour à pied.

En 1949 je me suis présenté au collège. A cette époque là, le collège était payant. Mais comme j'étais sorti premier de l'école primaire, j'ai eu droit à une exonération pour la première année.

La deuxième année, en 1950, Taha Hussein a été nommé ministre de l'éducation il a supprimé les frais de l'école : « l'éducation est comme l'eau et l'air, gratuite... »

Les frais étaient autour de 20 livres, ce qui était beaucoup pour ma famille a cette époque

Le collège se trouvait à SOHAG (la capitale du département) situé à 30 km de chez moi. On prenait le train a 7heures du matin. La gare était à 4km de la maison. Le train venait du Caire dans la nuit et pouvait avoir une heure de retard ce qui nous causait des problèmes à l'école... Nous étions obligés de sauter par dessus le muret pour entrer à l'école.

Qui nous ?

On était nombreux à prendre le train, une trentaine. Le collège de Sohag était le seul de la région.

Quand on arrivait en retard la porte était fermée. Le proviseur, quand il nous voyait arriver en retard nous interdisait l'accès aux cours pour nous punir. Il s'en foutait que le train soit en retard. Alors pour éviter ça, on escaladait le muret pour ne pas se faire prendre.

LA FAMILLE

Après le bac, ma famille voulait que je continue mes études.

Ils disaient : « Waguih est sérieux et travailleur. Il doit continuer ses études »

Mon petit frère Samih a arrêté les études au collège après son accident. Ce n'était pas son truc. Moi j'étais studieux j'aimais lire. Mon grand frère me passait des journaux. Mes économies me permettaient d'acheter des livres avec les amis. Tout le monde disait que j'étais travailleur.

Pourquoi toi par rapport a tes autres frères ?

Dans la maison j'avais un statut particulier, j'étais privilégié par rapport à mes autres frères. Pour quelles raisons ? je ne sais pas. J'étais le fils préféré de ma mère.

Mon père est mort en 1949, j'avais 13 ans. Il avait laissé de l'argent et il avait dit que cet argent devait servir pour Waguih. Lui aussi me préférait à mes autres frères. J'étais sage je faisais pas de problèmes.

LA CONSCIENCE SOCIALE

Est ce que la pauvreté te gênait ?

Ce n'était pas gênant en soi mais on sentait qu'il y avait une vie meilleure ailleurs et que les conditions étaient dures. On n'avait ni eau ni électricité ni sécurité sociale. Seul l'épicier avait la radio, on allait parfois chez lui écouter des chansons ou les infos. Dans notre maison il n'y avait aucun appareil moderne. Les conditions étaient difficiles. Alors on pensait à changer ça. Mais c'étaient des sentiments obscurs, pas canalisés, pas clairs...

A cette époque il y avait eu la guerre de Palestine en 1948. Mon cousin et un autre parent on été engagés et sont morts au combat. C'est là qu'a éclaté le scandale des armes truquées... Des armes livrées à l'armée égyptienne alors qu'elles ne fonctionnaient pas. Cela a révélé la corruption qui régnait à l'état national, au niveau de la hiérarchie de l'état et ça, tout le monde en a pris conscience a cette époque.

Mon oncle qui travaillait à la poste m'apportait les journaux. Et ça nous a ouvert les yeux sur des choses qui dépassaient le stade du pays. La corruption l'injustice. Mais à cet âge la on ne pouvait pas les mettre en perspective et dans un contexte plus large... c'était des pressentiments... comme des nuages sombres perchés au dessus de nos têtes.. Voilà ce qu'on ressentait en terminale. en 1954.

LES AMBITIONS

Mes rêves étaient d'être journaliste. J'ai réussi à économiser pour correspondre avec des universités afin d'avoir des dossiers, des articles sur ce que c'était, comment on en vivait. A coté du journalisme, j'avais un intérêt pour le droit. Historiquement, c'est de là que venaient tous les intellectuels et politiciens de l'égypte. Les penseurs aussi. C'était un grand rêve pour moi. Je sentais que je pouvais servir mon pays. Je m'y suis inscrit. Et j'ai été pris. Mais quand ils ont crée une section « journalisme » à la fac de lettres, c'est le journalisme qui a pris le dessus et j'y suis allé.

Le journalisme littéraire me plaisait et j'avais l'espoir d'écrire... j'avais de petits projets... j'avais écrit, avant d'être incarcéré quelques petites nouvelles, j'étais très intéressé par l'art. Je suis même rentré dans un institut d'arts dramatiques.... Alors le journalisme était le terrain ou je pouvais pratiquer l'écriture, la critique littéraire et tout ça.

Et pourquoi pas écrivain ?

Le journalisme était le seul moyen pour le faire

Ton objectif était donc d'écrire ?

Oui mais par le biais du journalisme.

DEUXIEME ENTETIEN 1954-1958

AU CAIRE

Je suis arrivé au Caire en 1954. J'avais le choix entre droit et lettres. J'ai choisi les lettres. Les études duraient quatre ans. Je n'avais personne là-bas, à part deux cousins qui travaillaient en ville, et qui m'ont vaguement aidé à trouver un logement sur les toits.

Je tiens à préciser que le déplacement de mon petit village où j'étais en primaire, au collège dans la ville voisine, puis à la fac du Caire a laissé des traces sur moi.

J'habitais dans un village de deux cents habitants où tout le monde se connaissait. Et en tant que chrétiens nous étions une minorité dans ce village. Le fait de quitter ce petit village, pour une ville plus grande, puis pour une mégalopole, a développé en moi une certaine réserve. Je n'aimais pas être en avant plan. Je m'asseyais au deuxième ou troisième rang. Et même quand je suis rentré dans l'organisation, bien que j'étais dynamique et motivé, je restais toujours en retrait, réservé, j'avais de la timidité. Et en plus j'étais très sensible. Je n'aimais pas me tromper, critiquer dire du mal de quelqu'un, ou avoir des comportements qui puissent être sujets à des critiques.

J'avais eu tellement de louanges sur moi, que j'essayais de ne pas fausser cette image. Du coup, je suis devenu très réservé, n'aimant pas me mettre en avant, même si j'étais l'acteur principal, je me mettais en retrait. Ca je tiens à le préciser

Avec le temps, j'ai commencé à prendre conscience de ça. J'étais introverti.

C'est pour ça que j'étais replié sur moi même et que la lecture avait tant d'importance pour moi. Je comblais mon introversion par ça. Au point que je me souviens d'une anecdote, je m'étais abonné à la bibliothèque nationale. Une fois j'ai emprunté « crime et châtiment » et je suis rentré chez moi le soir. J'ai commencé à lire, il y avait deux gros volumes, et je ne me suis couché qu'après les avoir achevés, à l'aube. Ca je m'en souviens et ça montre bien mon rapport à la lecture. Et ça a duré toute ma vie.

LE COMMUNISME

En 1954, il s'était passé beaucoup de choses politiquement. La prise du pouvoir par Nasser. Tous les libéraux, et les démocrates, se sont retrouvés à l'écart, y compris les profs d'université. Les manifestations et mouvements populaires étaient interdits.

A la fac, j'ai commencé à me familiariser avec le mouvement communiste, qui était clandestin.

J'avais déjà lu la littérature russe. Tolstoï Dostoïevski Tchekhov et surtout « la mère » de Gorki qui était une bible pour nous, de par son aspect révolutionnaire. Tous nos espoirs s'y retrouvaient.

Le contexte de la littérature russe avec ses maux, ses douleurs, son injustice, la tyrannie tsariste, tout ça m'avait déjà un peu familiarisé aux idées révolutionnaires. D'autant plus que le milieu d'où je venais était vraiment défavorisé. Je me souviens dans mon village de gens qui n'avaient jamais vu un docteur dans leur vie, qui n'ont presque jamais changé de vêtements, qui mangeaient de la viande une fois par mois. Bref la misère, et la pauvreté, je connaissais. Les gens qui, sans mourir de faim, mangeaient exclusivement du pain, du sel et de l'oignon, je connaissais.

Les idées communistes nous ont apporté tant sur le plan du matérialisme historique et dialectique, et ont bouleversé notre vision du monde, en nous donnant à rêver de changer la société pour plus de justice, d'égalité et de démocratie. Et forcément, dans notre jeunesse, nous avons été attirés par ça.

A tel point qu'à la fac nous avons faits des journaux qu'on affichait sur les murs et on faisait aussi, pendant la guerre d'Algérie, des collectes. Je me souviens avoir fait le tour de la fac pour collecter des fonds pour la révolution algérienne. C'était le minimum, mais on faisait ce qu'on pouvait pour participer.

L'ORGANISATION

On a commencé à me donner des publications sur les revendications marxistes, puis on nous a donné aussi des livres à lire, et enfin, nous avons commencé à rejoindre des cellules secrètes

Chaque cellule se composait de quatre ou cinq personnes. On ne voyait que les gens de notre cellule. On essayait de voir ce qu'on pouvait faire dans le cadre de la fac. Le journal mural alertait les étudiants. On distribuait aussi des tracts secrètement. Les manifs étaient interdites, les réunions de groupe et les publications aussi.

Dans la cellule, il y avait un chargé de la culture, un chargé d'organisation, un chargé politique, et un chargé des activités populaires.

Et toi ?

Chargé culturel. Je présentais des exposés théoriques sur le matérialisme et tout ça. De par ma nature, je n'étais pas sociable, et je me sentais plus à l'aise dans l'aspect culturel et théorique.

Ca concernait combien de personnes a l'université ?

Je ne sais pas. On ignorait les autres cellules, ainsi que la hiérarchie. C'était le principe de l'organisation secrète. Comme ça, même si la police te mettait la main dessus, tu ne pouvais pas parler et nuire aux autres. Du coup on ignorait le nombre de communistes.

Qui était a la tête de ça ?

A l'époque on ne le savait pas. C'était une pyramide dont on était la base.

L'ACTIVISME POLITIQUE

En 1956, pendant la guerre de Suez nous avons organisé des comités de résistance populaires, nous nous sommes engagés volontaires dans des sections qui formaient à l'utilisation des armes en cas d'invasion, comme ça a été le cas à Suez ou à Port Saïd....

C'est le gouvernement qui avait organisé ça ?

Non, c'était nous, les communistes. 1956 a été la plus grande période d'ouverture du gouvernement qui, du fait de l'invasion tripartite, a plus ou moins autorisé les organisations populaires. C'est la première fois que les communistes jouaient un aussi grand rôle dans la résistance populaire. A Port Saïd, ils étaient en première ligne lorsque les français et les anglais ont parachuté leurs hommes, et ils ont attrapé certains dirigeants ennemis. Il y a donc eu une collaboration officielle avec les communistes.

Mais malgré tous ces avantages, ce rapprochement a eu un côté négatif : il a mis au grand jour l'existence des différents mouvements communistes aux yeux du gouvernement. Les services

de sécurité ont pu identifier tout le monde, ce qui a facilité le mouvement d'arrestations qui a suivi.

Et toi à ce moment là, tu n'as pas su qui était à la tête du mouvement ?

Non. Je m'en foutais un peu. Nous avions tous des pseudonymes. Moi par exemple je m'appelais Fouad. Et le héros du mouvement s'appelait Khaled

Après, quand il est entré en prison on a su qui il était. Il est mort depuis. Il s'appelait Fouad Morsi.

Donc on changeait de nom. Comme quand tu deviens prêtre, tu changes de nom.

Et toi t'as pas évolué ?

Si j'ai évolué. Je suis devenu membre du comité régional ... avec le temps, ils m'ont fait évoluer dans la hiérarchie... mais toujours à l'intérieur de l'organisation... pas en avant plan...

Et tes ambitions c'étaient quoi ?

On voulait changer la société. Améliorer la vie des gens. Il y avait de l'injustice de la pauvreté. Donner à manger à tout le monde. Notre espoir, notre rêve c'était ça.

Mais tes ambitions personnelles ?

Non... les ambitions personnelles ne se séparaient pas de l'objectif global. On n'avait pas d'ambitions personnelles directement, juste des ambitions sociales, on ne se posait pas la question de ce qu'on allait devenir ou faire, on avait un désir de changer une société, démocratie, justice, distribution des richesses, à manger pour tout le monde, un logement, Nos ambitions personnelles on n'en avait pas, ou alors on les mettait de côté.

L'individu est juste un moyen de réaliser quelque chose de plus grand que lui.

C'était la vision marxiste. L'individu ne vit pas pour lui-même. Il vit pour la société. Il doit faire des sacrifices pour que le plus grand nombre puisse bénéficier de la justice sociale.

Et on avait un grand espoir de changement. En 1956, on a senti le terrain propice, il y a eu une réelle expansion de nos idées.

LE QUOTIDIEN

Et tes sources de revenus ?

Ma famille m'envoyait tous les mois de l'argent... une petite somme que m'envoyait mon grand frère... je payais une chambre à 1,50 livres. Je devais en recevoir 7 ou 8.

Des fois je disais à mon frère de m'envoyer un peu plus d'argent. « On a des dépenses et des livres à acheter et tout ça... » Il ne tardait pas trop

LA FAMILLE

La dernière année de fac je ne suis même pas rentré au village pour les vacances, j'ai dit que j'avais des examens et des études. Parce que chaque fois que je retournais au village, je devais retourner aux champs, je faisais tout, c'était crevant. Donc je n'y suis pas retourné. J'espérais trouver un travail. J'ai trouvé des petits boulots pas très lucratifs.

Ta famille était au courant de tes activités ?

Non ...rien du tout

Qu'est ce que je leur aurai dit... « je suis dans une organisation communiste ? » Pour eux c'était de l'athéisme et ça ne les intéressait pas. Ils m'ont payé la fac pour que j'apprenne et que j'étudie, pas pour entrer dans des organisations secrètes.

Donc tes idées tu les gardais pour toi ?

Pour moi et pour ceux qui étaient en contact avec moi.

Et ta mère était au courant ?

Non... ils l'ont tous appris quand j'ai été arrêté... ils ont eu la surprise. Et j'ai passé 5 ans la bas. C'est là que tout le village l'a su. Que j'étais communiste

LES ETUDES

J'avais un copain acteur, Nazmi Rezq. Il m'a parlé de l'institut d'arts dramatiques. je m'y suis inscrit dans le département lettres et critique théâtrale.

J'étais à la fac de lettres du Caire le jour et le soir à l'institut des arts dramatiques mais je les ai interrompues au bout de trois ans, lorsque j'ai été arrêté.

A la fac, j'ai aussi suivi les cours de Taha Hussein en littérature arabe. C'était une pointure. Il venait tous les mercredi faire une conférence.

En langue anglaise j'ai suivi toutes les analyses des pièces de Shakespeare

En sciences sociales, j'ai suivi des cours.

Et même à la fac de droit, j'ai suivi des conférences sur l'économie politique (j'avais des gens de mon village qui étaient a la fac de droit, alors je les rejoignais parfois pour assister aux cours)

J'avais un vrai désir de connaissance. Dès que mes cours étaient finis à la fac (on n'avait pas cours toute la journée) j'allais aux autres facs, puis le soir à l'institut d'arts dramatiques où on avait un groupe et où on discutait avec les profs.

Et tes loisirs ?

Non pas de loisirs....

Mon seul loisir c'est que mon ami acteur nous apportait parfois des places gratuites pour aller au théâtre. Il y avait beaucoup de pièces a cette époque.

PREMIERS TRAVAUX

En 1958 tu sors avec ton diplôme

J'ai cherché du travail. Le Dr Mandour, rédacteur en chef au « journal d'orient » me donnait des articles à traduire. Mes revenus étaient limités. Puis je suis entré à el missa (« le soir »).

On traduisait les télégrammes des agences de presse ce qui me permettait de pratiquer un peu la traduction de l'anglais à l'arabe.

Tu ne demandais plus d'argent à ta famille ?

Non... enfin je suis sorti en 58 de la fac, j'ai été arrêté quelques mois après en mars 1959

Et tu n'es pas retourné au village entre temps ?

Non. La dernière fois que j'y suis allé ce devait être en 1957.

On s'arrête la. La suite c'est une histoire compliquée. Je suis fatigué

Mais je voulais qu'on parle de ton arrestation...

Mais qu'est ce que tu vas faire de tout ça ? Comment tu vas réduire tout ça et le condenser ?

TROISIEME ENTRETIEN 1958-1959

LA CONTESTATION

En 1958, j'ai eu ma licence.

Ce fut une année capitale dans ma vie et pour l'Égypte.

Le contexte était propice au développement communiste.

Nasser avait réussi à écarter les frères musulmans du pouvoir par des arrestations et des détentions. La seule force qui restait était les communistes.

Et ils représentaient un danger réel ?

Ils commençaient à représenter un danger dans la rue. C'était la seule force politique alternative. Nasser avait bien essayé de créer des organisations (qui sont devenues avant sa mort, l'union socialiste), mais ces mouvements n'étaient pas populaires parce qu'ils étaient officiels.

Les communistes étaient actifs à cette époque. Notre activité était quasi-officielle depuis 1956 et on avait une relative liberté.

Et tu croyais vraiment qu'il était possible de prendre le pouvoir ?

Ce n'était pas ça la question. L'idée était de changer progressivement la société en faisant une révolution socialiste ; bien sûr nous y croyions. Toutes les conditions étaient réunies pour ça. Il y a eu des exemples. La révolution cubaine, même si elle est arrivée juste après, en était un. D'ailleurs, le régime lui-même a été influencé par certaines de nos idées. La réforme agraire qui interdisait au propriétaires de posséder plus de 250 feddans. Nous y croyions vraiment et c'était fort possible

Comment quelqu'un comme toi de si réservé en retrait tu t'es engagé dans un mouvement contestataire clandestin, et où il y avait un certain danger ?

Mon rôle était surtout intellectuel et culturel. Je ne descendais pas dans les rues. De toutes façon, les manifestations étaient interdites. Mon rôle était d'alerter, d'écrire, de faire prendre conscience.

T'étais conscient que c'était clandestin ?

Oui. Mais la foi dans certaines valeurs, a fait que nous étions prêt à assumer les conséquences de nos actes

INTIMITE

Qui connaissait tes convictions ?

Ceux avec qui je travaillais. C'est tout. Au Caire, je ne connaissais personne. Je venais de la campagne.

Tu avais pas des amis à l'époque qui n'étaient pas communistes ?

Amis non. Il y avait les membres de notre cellule et je ne connaissais pas leurs noms.

Tu avais des amis à cette époque ?

Ce n'est pas une question d'amis. Nous étions attachés à une organisation et c'est cette organisation qui nous liait, qui nous commandait, pas l'amitié ni les relations individuelles. Nous croyions en une cause et nous nous battions pour. L'amitié n'avait rien à voir là dedans.

Tu n'avais pas d'amis intimes ?

Non... il y avait deux choses : Soit mes collègues de fac, soit mes camarades du parti. Dont je ne connaissais que les pseudonymes. On se voyait une fois par semaine on abordait certains sujet sur ce qu'il fallait faire rien de plus.

Et tes camarades de facs ?

Des relations avec qui on avait des sujets ordinaires. On parlait des cours, de la fac, de littérature, on échangeait des livres, mais sans rentrer dans les détails. Parfois si on trouvait un sujet qui montrait de bonnes dispositions, on le présentait à l'organisation et il devait faire ses preuves.

Et le vendredi (jour de repos) tu ne voyais pas des gens ?

Non.

Jamais pendant 4 ans tu as eu des relations plus proches avec certaines personnes ?

Non.

T'étais conscient que tu courrais un danger ?

Non. Pas de telles sensations. On pensait agir dans l'intérêt du pays, convaincus de faire quelque chose de bien. Et il n'y avait pas de menace de la part du gouvernement. Le danger n'est venu qu'en 59...il y a eu un vrai changement dans la politique du gouvernement. Dès janvier, ils ont commencé à arrêter des dirigeants communistes (64 d'entre eux ont été arrêtés) et il y a eu une grande charge contre les athées, les communistes, et les insultes sur l'union soviétique qui nous « aurait » imposé sa politique et dont nous serions les larbins.

Si tu n'avais pas été arrêté en 59, tu aurais continué ?

Oui.

Je défends des principes auxquels je crois, qui sont dans l'intérêt du pays et qui peuvent améliorer la vie des gens. Et ce n'est pas de l'ordre de l'impossible. Donc même si je n'avais pas été arrêté, j'aurais continué. J'aurais continué parce qu'à l'époque j'y croyais, et dans les grandes lignes, j'y crois encore aujourd'hui. Je considère que ce sont des principes justes, et biens et qui profitent aux gens.

LA MENACE

La charge a commencé le 1 janvier 1959.

64 membres ont été arrêtés la nuit du jour de l'an. C'était comme un avertissement. C'est pour ça que beaucoup de gens ont fui. Ils ne dormaient plus chez eux. Ils ne laissaient pas d'adresse. Mais les services de sécurité les ont retrouvés par la suite.

Nous, on a continué à critiquer le régime. On écrivait : « Non aux arrestations de communistes. Libérez les ». On faisait des panneaux manuscrits qu'on accrochait dans les lieux publics. On publiait des textes où on décrivait ce qui s'était passé et on les distribuait dans les boîtes aux lettres des gens la nuit. Pour pas se faire prendre.

On a continué à dénoncer les actes du régime en disant que ce n'était pas dans l'intérêt du pays, et que ça menaçait l'avenir politique du pays.

Et le régime en mars, a arrêté le plus grand nombre de communistes. Il a même arrêté des gens qui n'étaient que sympathisants, des écrivains, des intellectuels ou juste des démocrates. Bref les services de sécurité ont arrêté tous ces gens. Ca a été la plus grande vague d'arrestations dans l'histoire de l'Égypte moderne. Je ne connais pas le nombre exact mais il y a du en avoir plus de 1000. Entre 1000 et 2000. d'Assouan a Alexandrie

Et toi quand ils t'ont arrêté ?

28 mars 1959.

L'ARRESTATION

Raconte moi comment t'as été arrêté.

C'est la même chose pour tout le monde : à l'aube, vers 3 heures du matin ils débarquent... d'ailleurs c'était pendant le ramadan... il y avait un officier accompagné de 5 ou 6 policiers et une voiture de police en bas... et ils ont frappé à la porte... on s'est demandé ce qui se passait... ils ont dit « on veut untel » « pourquoi ? Bon entrez... »

Ils ont fouillé toute la maison. Ils ont rien trouvé. Ils cherchaient des livres, des brochures, n'importe quel truc pour lancer une accusation... et l'ordre était d'arrêter toute personne se trouvant avec eux...

Mais ils cherchaient qui déjà ?

Mais moi...

Ah oui, quand tu dis « untel » c'était toi ?

Mais oui.

Bon alors reprends du début.

Ils sont venus et ils demandaient Waguih Samaan. Ils sont entrés. Je logeais avec un collègue de l'école de théâtre. Le pauvre, il avait rien à voir avec tout ça. C'était un bon musulman. Il faisait le ramadan, très croyant et tout. Ils ont fouillé partout en vain. On avait un peu anticipé là-dessus. Aucun livre. Rien. Ils m'ont embarqué moi et mon colocataire.

Ils m'ont dit « y en a pour 5 minutes, on t'emmène au commissariat de police et c'est tout. »

Après, on a vu que la voiture de police faisait le tour des maisons. 3 heures, puis 4 heures, puis 5 heures. A la fin on s'est retrouvés dans un camion avec beaucoup de gens. Certains qu'on connaissait. D'autres pas. On a été emmenés au commissariat. On y a passé la journée.

Tu pensais quoi ?

Rien. Je n'étais pas conscient de ce qui se tramait. On savait qu'on était hors la loi, il pouvait y avoir des arrestations. On pensait juste qu'ils allaient nous interroger sur ce qu'on faisait...

T'avais pas l'impression de vivre un moment important de ta vie toi à ce moment là ?

Non. Je pensais que ça durerait deux ou trois jours...

Et dans le camion, quand t'as vu s'accroître le nombre de personnes ?

On a pris ça à la légère...

Et les policiers étaient comment ?

Normaux. Je veux dire qu'ils ont rien fait. Pas de coups, pas de torture. Ils nous ont regroupés. Ils ont ramassé des gens au Caire, à Guizèh, le plus grand nombre possible et nous ont amenés au commissariat à 7 ou 8 heures du matin.

Mon collègue qui faisait le ramadan essayait d'expliquer qu'il n'avait rien à voir avec ça. Bref, les gens dont les noms n'étaient pas sur les listes sont restés au poste... et les autres, dont moi, avons été emmenés à la citadelle. Là-bas, on est arrivés en fin de journée... d'autres voitures arrivaient encore... Certaines de Choubra, certaines de Guizeh, de Waili, Abbassieh. De tout le Caire.

Vous aviez rien mangé ?

Personne ne nous avait rien donné à manger. La police ne donne pas à manger. A la citadelle, ils nous mis dans des cellules. A l'époque, c'était une caserne... c'était un endroit provisoire ou on essayait de regrouper le maximum de gens. On y est donc arrivé, le soir tombait. Plus de 1000 personnes avaient été regroupées. Peut être 1500. Suite à nos activités depuis 1956, ils avaient eu tous les noms, ils avaient tout enregistré.

T'as discuté avec les gens ?

Non je ne connaissais personne. Quelques uns a peine. On parlait de ce qui venait de se passer... où est ce qu'ils allaient nous emmener. Rien de plus : la police pouvait entendre ce qu'on disait. Or personne ne voulait être accusé. On ne voulait pas de jugement. On disait qu'on était des citoyens normaux et qu'on donnait notre avis rien de plus. On n'était pas des terroristes.

Ta première nuit à la citadelle ? tu t'en rappelles ?

Non, c'était il y a 50 ans, d'autres choses ont eu lieu... mais c'était une nuit normale. On a dormi dans une cellule à 4 ou 5. La cellule faisait 2 mètres sur trois. Elle était assez spacieuse. La journée avait été très longue. On était levés depuis 3 heures du mat. Alors on n'avait conscience de rien.

On a bien dormi. Et puis on croyait dans nos idées. Le gouvernement était contre. Donc ce n'était pas anormal d'avoir été arrêtés.

Quand est ce que t'as commencé à prendre conscience que ça allait être plus grave ?

Quand on a commencé à discuter, on a compris que le gouvernement avait l'intention de se débarrasser des communistes. Mais le vrai danger est arrivé quand on a quitté la citadelle... au bout de deux ou trois mois... vers le Fayoum

Là les traitements ont complètement changé.

LA DENONCIATION

Et comment t'as été arrêté ?

Après la fac, j'ai commencé à entrer en contact avec des syndicats ouvriers, parce qu'un des membres de notre cellule était membre dans le syndicat du textile à Imbaba. J'y suis allé avec lui. Ça c'était pas sain parce que les services de sécurité étaient très vigilants concernant les syndicats, et c'est sans doute par ce biais là qu'ils ont découvert mes activités communistes. Il se pourrait même que ce type ait travaillé pour la police... la police le faisait parfois, de mettre des gens à elle dans nos mouvements...

Tu ne le sais toujours pas si ce type était dedans ?

Bah je sais pas... je n'ai jamais revu ce type là depuis.

Et t'as pas d'idées ?

Non

Tu sais même pas si t'as été dénoncé ?

Si. C'est sûr. Comment la police le saurait elle autrement ? Par des indics qui infiltrent le mouvement.

Tu ne sais pas qui t'as dénoncé ?

Non. Exactement... non.

Tu t'en fous maintenant ?

J'aurais été arrêté à un moment ou l'autre de par mes activités. Donc, ça me préoccupait pas beaucoup de savoir qui l'a fait puisque je savais que ça pouvait arriver.

Ok.

Merci

Merci.

Mais je vais pas parler de la détention... c'est dur...

Pourquoi ?

Parce que... il y a plein de détails...

Et c'est douloureux d'en parler ?

Non... mais il faudrait du temps... plein de temps... y a beaucoup à dire... et ton documentaire il va pas durer deux heures...

On peut enregistrer

Mais je vais parler et après tu vas tout couper...

Bah ça servira peut être pour un autre film

Il faudrait aller voir les lieux pour les filmer et tout ça..

QUATRIEME ENTRETIEN 1959-1964

LA DETENTION

La détention a duré 5 ans depuis mars 1959.

Il y a 4 centres de détention. Le premier, provisoire à la citadelle du Caire, puis un autre à Fayoum, puis à l'oasis d'El-Kharga. Et ils en ont ouvert un à Abû Zaabal, dans les environs du Caire.

Le niveau de torture variait d'un centre à l'autre. Je ne rentrerais pas dans les détails des séances de torture mais...

Pourquoi ?

Les 2 premières années furent les plus difficiles parce que nous avons été privés de tout ce qui est possible et inimaginable. Ils avaient pris tous nos vêtements personnels, et nous ont donné des vestes de prisonniers, la distribution de nourriture avait lieu une fois par jour : 3 pains ; on devait faire nos 3 repas avec.

A El-Kharga, on sortait de l'oasis, il faisait très froid le matin et très chaud la journée. On marchait pieds nus. On nous faisait travailler à la bonification de la terre... c'était une torture permanente.

A la prison Abû Zaabal, on cassait des pierres pour en faire des pavés. C'était pénible et épuisant. Je me suis cassé un doigt et j'en garde encore des traces à l'index.

Chaque jour, on devait casser un certain nombre de pierres, sinon c'était la sanction, les coups de fouets, les insultes.

Deux années de barbarie atroce, où on a eu des officiers qui étaient les pires gens qui soient, des chiens enragés. On leur avait expliqué que nous étions athées, que nous étions des ennemis de la nation à la solde de l'URSS, que nous voulions renverser le gouvernement. Ils leurs avaient fait boire ces paroles... même les frères musulmans qui étaient dans les mêmes prisons que nous, bénéficiaient de meilleurs conditions de vie.

LES CONDITIONS DE VIE

Il y avait 2 types de cellules :

A El Kharga, la cellule faisait 4 mètres sur 4 et on y était environ 14. On avait chacun à peine 50 cm de large pour dormir. On pouvait tout juste se couvrir. Il y avait des querelles entre les détenus parce qu'untel avait pris plus de place que l'autre... dès qu'on bougeait un peu sur la gauche ou sur la droite, on empiétait sur le territoire d'un autre détenu. On était enfermés juste avec 2 seaux. L'un pour l'eau, l'autre pour nos besoins. Et le lendemain matin on ressortait pour retourner travailler.

L'autre système à Abû Zaabal, était une grande pièce (« Anbar » en arabe) où on était enfermés à 60 et on avait pas plus de 50 centimètres de large pour dormir. Ca nous l'acceptions, parce qu'on était convaincus que notre cause était juste. Malgré les coups, la torture, et la nourriture infecte.

La viande c'était du caoutchouc. Elle était immangeable. Les fèves étaient pourries. Il y avait plus de vers que de fèves dans nos assiettes. A tel point que certains détenus épluchaient les fèves et ne mangeaient que les épluchures.

Les contacts avec l'extérieur étaient interdits.

On surmontait ça en essayant de créer des activités la nuit dans nos lieux. Il y avait des professeurs, des journalistes, des ouvriers des paysans. Dans chaque pièce il y avait cette variété et cela créait une dynamique. Celui qui savait chanter nous interprétait quelque chose, d'autres avaient une mémoire incroyable et étaient capables de nous raconter un film en entier du début à la fin, dans tous ses détails, moi je parlais du théâtre grec, des pièces que j'avais lues, je faisais des exposés sur le théâtre.

On essayait la nuit de créer une dynamique pour vaincre l'épuisement quotidien.

PRISONNIERS ET DETENUS

A coté de nous, enfin un peu plus loin, il y avait les prisonniers communistes qui avaient été jugés. Nous, on n'avait pas eu de jugement, on était de simples détenus, on n'avait jamais été présentés à un tribunal et il n'y avait aucune preuve de notre culpabilité, juste des rapports de police faisant état de nos activités. Ils ne nous ont jamais présenté devant un juge, parce que le juge n'aurait eu aucune charge contre nous.

Il faut préciser que les prisonniers, qui avaient écopé de 10 ans ou 15 ans, avaient plus de droits que nous, simples détenus.

Ils avaient droit à des visites mensuelles (et nous permettaient d'entrer en contact avec l'extérieur), ils avaient droit d'accéder à la bibliothèque de la prison, de s'adresser à la cantine, d'accéder au four où on faisait le pain, pour surveiller la nourriture...

Nous on n'avait droit ni aux visites, ni au courrier.

L'INCIDENT ATTIA

Il y a des gens, une quarantaine, qui après avoir été jugés à Alexandrie ont été amenés à la prison. Mais devant la prison, à l'extérieur, avant d'entrer, on les préparait à l'ordre carcéral en les frappant, en leur faisant renier leurs idées. Et pendant ces opérations, il y a eu des morts. Parmi eux, il y avait Chouhdi Attia, qui était un responsable communiste connu. Il y en a eu d'autres bien sûr. Mais le cas de Attia a fait du bruit. Il s'est reçu un violent coup sur la tête, et ils l'ont laissé comme ça. Il en est mort. Des gens ont vu ça et l'ont écrit par la suite dans leurs mémoires, ou dans des livres.

Nasser se trouvait au moment de cette affaire en yougoslavie. La famille de Attia qui venait de recevoir le corps du défunt, a réussi à transmettre l'info à des associations et des groupes à l'extérieur du pays. Et l'information est arrivée jusqu'en Yougoslavie où Nasser se trouvait en visite à cette époque là. Et donc il tenait un discours au parlement lorsque quelqu'un lui a posé une question directe sur les détenus communistes. C'était en 1961. La Yougoslavie faisait partie du bloc communiste. Cela a même été publié dans les journaux étrangers. Pas en Égypte évidemment, puisque la presse était sous contrôle.

Nasser, suite à ça, a demandé une enquête judiciaire sur la mort de Attia.

Mais qu'a répondu Nasser à cette question ?

Je ne sais... de toute façon, il a toujours nié l'existence de détenus communistes. Chaque fois qu'on lui posait des questions sur les détenus, il répondait qu'il n'y avait pas de détenus. « On ne torture personne »

En tout cas, il a demandé qu'on fasse une enquête judiciaire sur cette histoire et sur les officiers qui pratiquaient la torture. Suite à ça, on a constaté un allègement de la torture, et la pression qui était sur nous est retombée un peu.

Certains détenus, après leur libération, sont allés visiter les camps nazis et ils ont vu que le système et l'organisation disciplinaire étaient très similaires au système appliqué en égypte. A tel point que certains affirmaient, que les officiers égyptiens qui pratiquaient la torture avaient été formés par les officiers nazis – l'Égypte avait déjà eu des liens avec l'Allemagne : ils avaient le projet de fabriquer des fusées et des experts allemands étaient venus en égypte.

D'ailleurs j'ai oublié de parler de la Prison Militaire qui était sans doute la pire de toutes. C'était de la barbarie. Ils lâchaient des chiens sur les détenus pour qu'ils leur arrachent la chair.

Là-bas, les détenus avaient des cellules individuelles. Ils remplissaient les cellules d'eau, ou utilisaient l'électricité, ou des bâtons qu'ils introduisaient dans l'anus pour faire mal.

Ils ont choisis les pires gens pour faire ça. Des enrégés. Sans rentrer dans les détails, il y aurait à dire. Mais on a réussi à vaincre ça parce qu'on défendait un idéal qu'on avait des convictions, et qu'ils faisaient tout ça pour nous faire abandonner nos idées, et cela n'a fait que renforcer nos idées.

LE REPIT

Après les 2 premières années, l'affaire Chouhdi Attia, les conditions ont changé. A la fin, on a réussi à acquérir une vraie liberté. On gérait une plantation où on cultivait des tomates, des carottes, des concombres, puis on allait superviser la bouffe à la cantine, on pouvait même – certains détenus étaient médecins – obtenir des médicaments et soigner certaines maladies. Certains avaient la dysenterie, des diarrhées, des maladies de peau suite au manque d'hygiène. Il y a même eu un théâtre dans la prison, certains ont joué des rôles dedans, des journalistes ont fait un journal, on avait réussi à obtenir un transistor.

La torture directe s'est arrêtée, la bonification de la terre aussi, l'enfermement aussi, puisqu'on pouvait garder les portes ouvertes. On a appris à vivre ensemble. On connaissait tout le monde. On abordait plein de sujets, on partageaient nos expériences. Comme le dit l'exemple, la prison est l'école des révolutionnaires. On faisait des conférences. Sur tout. Il y avait des professeurs d'université. Les ouvriers nous parlaient de leur usine et comment elles fonctionnaient. Cela nous permettait de vaincre le temps. Nous avions une vie collective. Certains avaient des moyens, d'autres pas. On partageait. Ceux qui recevaient de l'argent de l'extérieur, le confiaient à un responsable, qui achetait des cigarettes, des conserves et distribuait de manière équilibrée. On partageait tout. Ou presque.

On a aussi commencé à recevoir des lettres de nos familles... des colis avec des vêtements. On a commencé à mettre des vêtements individuels... Même si les visites étaient interdites, on en recevait grâce à l'aide des prisonniers... les 3 dernières années, la vie a donc été plus animée, plus dynamique, on faisait du sport. Moi j'ai appris les échecs.

Il y a des choses dont tu veux pas parler ?

Oui

Comme quoi ?

Les détails de la vie quotidienne, les détails de la torture.... Cela a été dur... et en y repensant c'est douloureux...

T'en a déjà parlé?

Non. Mais il y a des livres qui ont été écrits dessus. Qui décrivent tout dans le détail

Et entre vous vous en parliez ?

Oui.

Ce n'est pas un secret ?

Non ; mais je considère que c'est du passé. C'est comme une maladie, quand elle est finie on a pas envie de se replonger dedans... il y a pas de plaisir à raconter ça... c'est pas facile... c'est épuisant...

On avait l'impression de ne pas être humains. Des animaux vivant sans sentiments, sans rien, soumis à une torture permanente. Le point positif, c'est que nous savions qu'ils voulaient nous faire perdre nos convictions mais nous étions convaincus d'avoir raison. Et ça s'est confirmé d'une certaine manière... politiquement.

le soir, en plus de nos activités, nous avions des discussions politiques pour essayer de comprendre les raisons de notre détention... et sans rentrer dans les détails politiques, l'union entre l'Égypte et la Syrie qui faisait la joie de tant de gens, la RAU, n'a pas duré 2 ans. Et cela à cause de la mauvaise politique que nous avons dénoncé dès le début. Il y avait une vie démocratique en Syrie, avec un PC et ils ont voulu supprimer ça en créant l'union, mais l'union n'a pas duré .

EN GROUPE

Ce qui vous a permis de tenir et de résister, c'est le fait d'être en groupes finalement ?

Bien sûr. D'ailleurs à la prison militaire, un type me racontait, qu'après la torture, il se retrouvait tout seul dans sa cellule et il a essayé de se suicider. Avec les fils électriques. Tellement la douleur était forte.

Nous, notre force c'était le groupe. Nous étions près de 2000 dans la prison, et 14 par cellules. Si quelqu'un était épuisé, il y avait quelqu'un à côté de lui pour l'aider. Notre présence nous rendait fort. Notre force était dans notre union.

Pourquoi ils ne vous ont pas mis dans des cellules individuelles ?

Il y avait un problème de place

Mais ils ont bien du penser qu'en vous laissant en groupe, vous seriez plus forts ?

Leur but c'était qu'on se débarrasse de nos idées. Pas de nous physiquement. Donc ils nous humiliaient.

RESISTER

Qu'est ce qu'ils attendaient de vous ?

Ils disaient que celui qui renie le communisme serait libéré. celui qui disait « je suis contre le communisme et je soutiens Nasser et sa politique... j'ai abandonné mes idées... » bref une dénonciation du communisme serait libéré

Et ils le faisaient ?

Ils le faisaient oui. Ils leur donnaient des cours de religion, et de politique nassérienne. Et ils étaient libérés après. Oui.

Louis Bouktour est entré en 1954 parce qu'ils avaient trouvé des documents chez lui qui critiquaient le régime. il a été jugé et condamné à 8 ans. Au bout des 8 ans, il devait être libéré. Il lui ont demandé si il reniait le communisme, il a répondu non, et ils l'ont gardé en détention.

D'autres étaient entré en 52, et pareil.

Jusqu' à notre libération en 1964 qui a eu lieu pour des raisons politiques.

Et il y en a qui ont abandonné leurs idées ?

Oui. Mais peu.

Comment tu l'expliques ?

Ils cherchaient à nous briser. Et nous entre nous, on cherchait à se redresser. Et la foi dans nos idées était un moyen de relever la tête.

Ceux qui reniaient leurs idées s'affaiblissaient, s'écroulaient ; et puis ils n'étaient pas libérés tout de suite. Il y avait des étapes. Alors peu de gens se soumettaient.

Mais on pouvait très bien ruser ?

Non.

Et puis, nous on les considérait comme des traîtres.

Parce qu'il ne demandaient pas seulement qu'on renie nos idées, ils demandaient qu'on dénonce ceux qui étaient dans la même cellule politique que nous, ils demandaient une confession dans laquelle d'autres gens étaient impliqués. Ils n'étaient pas bêtes. Ca ne suffisait pas de nier. Il fallait expliquer qui l'avait initié au communisme et présenter des aveux complets.

Ils voulaient briser.

T'en as connu des gens qui l'ont fait ?

Oui. Mais ils étaient très peu nombreux.

Tu les as revus après ?

Non. On coupait les ponts avec eux. D'ailleurs, eux-mêmes le vivaient très mal. Le fait de considérer qu'ils avaient trahi, dénoncé, qu'ils n'avaient aucune force intérieure, c'était dur. Et puis nous on croyait dans nos idées. Vraiment.

Il y a une différence entre croire a des idées et être capable de résister

Oui, c'est en fonction de la constitution de chacun, mais le fait d'être ensemble nous a renforcé ; c'était une protection.

Et les relations entre vous étaient bonnes ?

(Silence)

Proportionnellement...

De manière générale, oui. Il y avait parfois des divergences, ou des petites engueulades mais... on était tous dans la même galère. On n'avait pas le choix. Et il fallait bien qu'on s'entende. Et c'est pour ça que de solides amitiés se sont créés qui ont changé notre vie. Si je suis venu en France, c'est parce que je me suis lié d'amitié avec des gens. D'ailleurs même après notre sortie nous avons continué à nous voir, et j'ai encore des contacts avec certaines personnes. Des liens solides.

Avant la prison je n'en connaissais que 5 ou 6. Après, j'en ai connu des centaines. On s'enlaçait. On veillait ensemble. Des amitiés, des échanges.

Vous étiez 15 ans une cellule de 4 mètres. Comment tu peux t'entendre avec des gens dans un tel cas?

On était dehors toute la journée – travaux forcés – on rentrait crevés le soir, on pouvait veiller une heure à raconter un film, ou une histoire, et puis on dormait. Et le lendemain, c'était pareil. On ne vivait pas ensemble 24h/24. on rentrait A 4, 5 heures du soir jusqu'au petit matin.

Ils gardaient les mêmes personnes dans les cellules ?

Ah oui. C'était interdit de changer. Le policier passait tous les jours.

Ils ne changeaient pas l'ordre des détenus ?

Non. Après oui.

Ils essayaient pas de créer des tensions entre les différents membres ?

Non. On était dans le désert. On nous a écarté de la société. Ils nous avaient abandonné là. Avec les serpents et les scorpions. On marchait pieds nus dans le désert.

Y a eu beaucoup de morts la dedans ?

Beaucoup non, mais il y en a eu oui. Qui sont morts à cause de la torture et des coups. Ils voulaient leur faire dire : « vive Nasser » et ils refusaient. Alors ils frappaient. Ils en prenaient 2, 3. je me rappelle de fawzi habachi qui n'arrivait plus à marcher suite à ça. On l'a porté a deux .Son corps était lacéré. Moi je me suis fait frapper sur les pieds, 70 ou 80 coups de fouets. Ils nous pendaient par les pieds et ils tapaient. Ils ne voulaient pas nous tuer, juste nous faire mal.

LA TORTURE

Y avait il une logique ou une fréquence dans la torture ?

Non. Aucune. Ils venaient sans raison

Mais c'était tous les jours ?

Tous les jours ils en prenaient deux ou trois. Ils voulaient te faire vivre dans un climat de terreur. Tout le temps menacé.

Tu avais tout de même des moments de répit. Par exemple après une séance de torture ?

Oui. Mais ça pouvait se reproduire.

C'était quoi la fréquence pour toi ?

La torture était quotidienne. Tu sortais pieds nus. Le froid. Avec tes fringues légères. Tu avais faim. Tu étais privé de tout. C'était déjà une souffrance quotidienne. Ca suffisait.

Ca c'était le quotidien. Moi je parle des séances de torture ?

Parfois, ils choisissaient des gens qu'ils attachaient et frappaient, ou alors qu'ils emmenaient dans une cellule isolée et qui revenaient 3 ou 4 jours après. Puis ils recommençaient avec un autre. Comme on était 2000, ça pouvait nous arriver 1 ou 2 ou 3 fois.

Donc ça t'arrivait une fois par an ?

Moi ça m'est arrivé 2 fois.

T'as eu que 2 séances véritables de torture.

2 séances.

Sur les 5 ans. ce n'est pas beaucoup

Oui. Mais la torture, c'était le quotidien. Jusqu'en 1964, on a vécu dans ce climat, et même en 64, le jour de notre libération, ils ont tiré sur quelqu'un et ils l'ont abattu. Le jour de la sortie... comme ça. Pour nous faire sentir qu'on était soumis à leur bon vouloir...

Et cela, malgré tous les acquis qu'on avait eu, malgré le fait que la prison était devenue comme une caserne et que nous la gérons et où on menait une vie assez libre : on traduisait des livres, on publiait des journaux, certains, comme Alfred Farag, y ont écrit des pièces de théâtre qui ont connu un vrai succès. On était prisonniers, et en plein désert certes, mais on administrait et on gérait notre vie. On ne représentait pas de danger, alors on a eu une certaine liberté. Du moment qu'on était loin de la société.

A tel point que le directeur de la prison est venu une fois : ses enfants avaient eu une intoxication. Il est rentré dans notre cellule à minuit pour chercher un médecin pour soigner ses enfants... un docteur détenu parmi nous... qui a sauvé ses enfants...

Malgré tout ce qu'ils nous faisaient subir, il a sauvé ses gamins.

LA FOI

A quoi tu t'attendais pendant ces 5 ans ?

Rien. J'attendais d'être libéré et de vivre ma vie en société

Et tu pensais que ça allait arriver ?

Bien sûr. On y croyait. Et il y a eu plusieurs fois des annonces concernant notre libération prochaine, dans un mois, ou deux, ou un an... mais on vivait dans l'espoir de cette libération... cet état de fait ne pouvait pas durer

Tout le temps t'as eu l'espoir de sortir un jour ?

Bien sûr. On en était convaincus. C'est nous qui avons raison et eux qui avaient tort. Leur politique était la mauvaise.

A aucun moment tu t'es dit que c'allait être la fin pour toi ?

Non.

Jamais ?

Jamais. De même, on était convaincus que nos idées allaient triompher.

Mais moi je te parle de toi en tant qu'individu...

Oui mais les deux étaient liés

Pendant ces 5 ans. A aucun moment tu t'es dit que ce serait la fin pour toi ? et tu étais convaincu de sortir ?

Oui. Je le croyais. Même s'il y en a qui sont restés 10 ans, d'autres quinze.

Même pendant les séances de torture tu pensais t'en sortir ?

Oui. Ils me demandaient de dire « je suis une femme. Je ne suis pas communiste » je ne répondais pas. Je hurlais de douleur mais je disais pas ce qu'ils voulaient que je dise.

Et t'as pas eu un seul doute ?

Jamais. Si j'avais douté, j'aurais pu renier mes convictions. Non. C'était clair et définitif pour moi.

Ca m'étonne...

On a vu des gens mourir autour de nous à cause des coups...

Et le fait de voir ça....

On disait justement que, s'il faisaient ça c'est parce qu'ils étaient dans leur tort. Que...

Mais ça ne te traversait pas l'idée que ça pouvait t'arriver à toi ?

Non. Et puis même si j'étais mort, j'aurai considéré que je serais mort pour la cause....que j'aurai défendu une cause juste

Non, je n'ai pas eu la sensation que j'allais mourir un moment... et je répète que même si ça avait été le cas...comme les chrétiens qui sont morts en martyrs, comme les kamikazes,...

Ce sentiment du sacrifice était présent en nous

C'est très chrétien comme idée

C'est comme ça. C'est présent dans le communisme

APRES

En plus, il m'est arrivé de vivre des trucs plus durs que la détention... quand j'ai été libéré et que je suis venu au Caire (parce qu'au village je pouvais pas rester) les gens des renseignements venaient demander après moi.

Mes cousins du Caire m'avaient proposé de venir chez eux. J'ai logé chez eux. Mais les renseignements – ils voulaient savoir si on allait reprendre la politique – sont passés les voir. Bref, mes cousins ont du avoir peur, et à plusieurs reprises, je rentrais et je trouvais porte close. Alors je restais jusqu'au petit matin à tourner dans les rues du Caire, de Gizeh a Choubra, ne sachant où dormir, avec pour seule compagne ma cigarette.

Les flics m'interpellaient et me demandaient où j'allais.

Je marchais toute la nuit sans savoir où dormir. C'était dur.

Tes cousins étaient chez eux ?

Non. Ils ne venaient pas chez eux. Comme ils n'osaient pas me dire en face d'aller me trouver un autre lieu, ils s'arrangeaient pour ne pas être là ou aller loger chez des amis à eux.

Et tes amis communistes ?

Ils étaient comme moi. Ils venaient de sortir. Ils ne travaillaient pas encore. Personne n'avait les moyens. La plupart étaient retournés dans leurs familles.

Et ces interrogatoires de la police ont duré jusqu'à quand ?

Même quand j'ai quitté l'Égypte en 73, la police m'a demandé ce que j'allais y faire...

C'était juste des entretiens ?

Pas de violence non, juste des interrogatoires sur ce qu'on faisait, qui on voyait. Il nous était interdit de faire des choses.

Par exemple, le gouvernement embauchait systématiquement les diplômés. On m'a embauché dans l'administration, et ils ne savaient rien sur moi. Ils m'ont demandé de présenter mes certificats. Je les ai présentés, 2 mois après avoir commencé le travail. Le bureau de sécurité, qui devait donner son accord à chaque embauche, a alors vu mon nom. J'ai perdu mon travail. Je leur ai demandé pourquoi. Ce n'était pas possible que je travaille à un poste important.

J'ai passé des coups de téléphone, j'en ai parlé autour de moi. « j'ai été détenu, maintenant je suis libre. Je ne vois pas où est le problème. ».

Le ministre en a eu vent. Et ils ont été obligés de me rebaucher, mais dans une voie de garage.

Tout ça pour dire que la surveillance a continué même après notre libération.

En prison, je savais que j'étais détenu. Les conditions étaient rudes mais j'avais une cause à laquelle je croyais.

Dehors, j'avais une relative liberté, mais je ne trouvais pas à manger. Des rumeurs couraient sur moi. On disait Waguih marche dans la rue et il ne sait pas où aller.

Je me présentais aux affaires sociales, une fois ils m'ont donné 5 livres. Parce que je n'avais pas de travail. C'était dur pour quelqu'un qui avait des capacités, des diplômes et qui ne pouvait ni manger, ni se loger ni vivre.

On était dans la société mais en dehors de la société.

SEUL

Pourquoi tu n'es pas retourné dans ta famille ?

Pour faire quoi ? Ils m'ont payé des études, j'ai eu un diplôme. Qu'est ce que tu voulais que je fasse au village ?

Il fallait bien que je cherche un travail.

C'était une solitude terrible.

Oui. C'était dur. Pour moi c'était pire que la détention.

Parce que tu t'es retrouvé tout seul ?

Tout seul. Pas capable de faire quelque chose. En prison on était un groupe et on se protégeait. Et en même temps, on savait pourquoi on était là, et même si la nourriture était infecte, il y avait le minimum vital. On avait un endroit où dormir. Certes on avait pas de liberté mas on savait pourquoi et on l'acceptait. Alors qu'après, on avait la liberté mais rien à manger, ni endroit ou dormir. Ca a été dur, et psychologiquement épuisant. La prison n'était pas éprouvante psychologiquement. On avait de la force.

Mais c'était l'après coup de la prison ce que tu ressentais. Donc ça venait de la prison aussi...

Peut être mais c'était dur

Et les autres ?

Chacun était dans la même situation. Préoccupé par ses problèmes. En prison il y avait un lien entre nous. Plus là. Et on pouvait pas s'entraider parce qu'on en avait pas les moyens...

Tu t'es senti abandonné par les autres ?

Des fois j'allais chez Raymond, sa maison était ouverte et il me nourrissait parfois. Said Bakkar aussi. Il y avait des limites bien sûr. Ce n'était pas permanent.

Tu t'en es moins bien sorti que les autres ?

Non, on s'en est tous sortis. Ni plus ni moins. Ca a été dur.

Ca a duré combien de temps ?

Quelques mois. Ce n'était pas beaucoup, mais aujourd'hui encore j'en ressens la difficulté. Plus que de mes années de prison. Vivre dans une société sans arriver à y trouver sa place...

Et ça s'est fini quand

Par étapes. Quand j'ai commencé à trouver du travail. Au bout d'un ou deux ans. J'ai retrouvé un logement. Je me suis réinscrit a la fac pour reprendre des hautes études.

Diplôme de ?

3eme cycle de journalisme. Puis j'ai commencé à traduire. Et a me reconstituer. Par étapes.

Mais avec difficulté

Bon on va arrêter.

ABDEL MESSEEH Namir

13 Rue Eugène CORNET
93 500 PANTIN
29 ans - Né à Paris - Nationalité française et égyptienne

TEL : 01 48 40 77 69
PORT : 06 73 03 36 07
E MAIL : namir@ltiscali.fr

ETUDES ET FORMATION

- 1996-2000** **LA FEMIS**
Département réalisation
- 1994- 1996** **UNIVERSITE PARIS VII**
Licence de cinéma -(spécialisée dans le documentaire) suivie d'une maîtrise sur le cinéma muet.
- 1992- 1994** **BTS AUDIOVISUEL DE BOULOGNE**
Option exploitation des équipements audiovisuels.
-

EXPERIENCES PROFESSIONNELLES

- 2001-2004** **INTERVENANT SCENARIO ET MISE EN SCENE**
Dans différents collèges et lycées de la région Centre et Poitou-Charentes (RIHL / APCVL)
- JUIN-JUILLET 2001** **RESPONSABLE DE PROJET DOCUMENTAIRE**
Hollywood High School – New Media Academy of Los Angeles
Formation d'une classe de lycéens à l'écriture et au tournage d'un documentaire de la série « Band of Brothers » - diffusion HBO / août 2001
- 2000-2001** **LECTEUR DE SCENARIOS**
Comité de lecture - CNC – courts-métrages
- 1999-2000** **LECTEUR DE ROMANS**
En vue d'adaptations pour le cinéma / Gallimard audiovisuel
- 1996-1997** **TECHNICIEN DE MONTAGE ET DE TRANSCODAGE**
TF1
-

COURT-METRAGES

QUELQUE CHOSE DE MAL (2004)

(FICTION - 24 MINUTES - LA VIE EST BELLE FILMS – 35 MM)

MES PARENTS ET MOI (2003)

(FICTION - 20 MINUTES - DV)

COMME HIER (2000)

(FICTION - 4 MINUTES PROD : ARTE / LA FEMIS - 16MM -)

URGENT. CAUSE DEPART (2000)

(FILM DE FIN D'ETUDES FEMIS - 35 MM - 18 MINUTES)

LA ROUTE ETAIT PLEINE DE POUSSIERE (2000)

(DOCUMENTAIRE INIS /FEMIS - BETA - 24 MINUTES)

DIMANCHE (1998)

(FICTION LA FEMIS - 8 MINUTES - 35 MM)

PROJETS

AL HILWA DI

COURT METRAGE DOCUMENTAIRE

LE LIEN

FICTION COURT METRAGE (CO-ECRIT AVEC DAVID ELKAIM / VINCENT POYMIRO)

LE PROJET FERGUSSON

FICTION LONG METRAGE (CO - ECRIT AVEC MARIANNICK BELLOT)

LANGUES

ANGLAIS COURANT

ARABE COURANT

ESPAGNOL, ALLEMAND NOTIONS

DIVERS

MUSIQUE (CLARINETTE / GUITARE)

PERMIS B